

EN NOUS COULE UNE RIVIERE

O h, commun des mortels, vous viendrait-il à l'esprit, 60 ans plus tard, l'idée de rechercher en eaux profondes ce qui a été à l'origine d'un choix de vie, d'une orientation dans votre itinéraire personnel. Qu'en est-il de la source enfouie qui a soudain alimenté le ruisseau qui vous a permis de devenir ce que vous êtes ? Sont-ce des raisons objectives que vous avez découvertes après coup à la suite de longues réflexions ?

- Il est devenu éducateur auprès des enfants fragiles parce que ce petit philosophe de pacotille s'ouvrait enfin aux sciences humaines,
- parce que sa sœur, née handicapée, méritait réparation,
- parce qu'il refusait de devenir pharmacien comme le père,
- parce qu'il aimait piloter les groupes de sportifs et les carrefours de réflexions,
- parce qu'il aimait ce pouvoir de protéger et d'influer sur le parcours des autres.

Oui, mais pas que !

Alors quel est ce vent favorable qui a soufflé dans mes voiles pour m'aider à passer le « cap de bonne espérance » ?

UNE ENTREE EN SCENE MOUEMENTEE

C omme dans un rêve lointain qui bientôt risque de se terminer, je revis les premières étapes où j'ai osé avancer seul, sans père, mère, frères et sœurs, hors de ma bulle protectrice. Dans mon imaginaire romantique se dressent les ruines fumantes d'un château d'une banlieue lilloise en bord du bois de Boulogne, à deux pas de la Deûle. Sur sa fin de vie, mon père, sans doute un peu dépité par mon manque d'enthousiasme à entrer dans la vie professionnelle, m'avait trouvé un stage auprès d'enfants dits « cas sociaux » des quartiers de Wazemmes, Hellemmes, Marcq et autres lieux de misère du Nord et du Pas-de-Calais. En ces temps-là, on réutilisait souvent les châteaux ou maisons de maître pour accueillir les enfants placés par le juge. Mais c'est une odeur désagréable qui me remonte aux narines : l'odeur âcre de fumées devenues froides ! En effet, le château venait de brûler complètement quelques nuits avant mon arrivée. L'angoisse était encore prégnante dans les groupes d'enfants et parmi l'équipe éducative. Le « feu de Dieu » s'était propagé dans les étages à partir d'une cigarette allumée dans le lit d'un des préadolescents hébergés. Quelques éducateurs avaient sauvé les derniers jeunes encore endormis par leur traitement. L'armée, appelée en renfort, avait installé dans la cour trois pavillons de bois hébergeant chacun une vingtaine d'enfants. Un vieil éducateur douxereux, sentant ma fragilité originelle, me fit visiter les lieux : la cuisine, réinstallée dans le garage, les ateliers dans les sous-sols, les classes, dites d'intégration, en préfabriqué, et enfin mon futur lieu de vie. Au moment du repas commun en salle à manger : ce fût un choc !

Dès mon entrée, et comme pour me faire ma fête, vingt poulbots de dix à douze ans se mirent à crier à tue-tête et à se bousculer dans un chahut indescriptible. Quelques assiettes s'envolèrent et ils se mirent à taper du poing en rythme sur la table. Le vieil éducateur resta stoïque dans la tempête et tenta de les calmer pour me présenter. C'était la première fois que l'on m'appelait « chef », chef François ! Cela était censé me donner un semblant d'autorité qui fut vite mis en cause dès mon introduction.

Heureusement, l'éducateur spécialisé de service arriva enfin, mais en retard, peut-être par un hasard bien calculé. Comme souvent en ces temps immémoriaux, notre sauveur instaura son rapport de force avec vigueur par quelques giflettes bien senties.

Il respirait la puissance et les petits gars en fougelle s'envolèrent comme une volée de moineaux. Les bouteillons de nourriture, portés par deux enfants de service, arrivaient enfin pour combler l'impatience des résidents. Ce jour-là, je ne sais pourquoi, je n'ai pas pu déguster les plats avec plaisir. Le vieil éducateur chercha à me rassurer : « tu verras, plus tard, tu les comprendras ! » Je les ai compris !..... Peut-être !

En attendant, j'ai dû subir plusieurs fois l'écho des savanes sauvages, les cris, les gémissements, les tensions et les rebellions larvées.

A L'AUBE DE MON AVENTURE

H op ! Dès le matin, lève-toi, l'heure sonne !

Bien trop tôt pour les deux stagiaires de service. Les enfants aèrent leur lit et vont se débarbouiller à l'eau fraîche dans la vaste cuvette de l'entrée. Je repère l'attitude bizarre de deux d'entre eux qui cherchent à cacher leurs draps souillés et qui les enferment rapidement dans un sac prévu à cet effet pour les remonter en lingerie. Dans mon confort de petit bourgeois, je n'ai compris que plus tard en quoi leurs traumatismes pouvaient influencer sur cette réaction corporelle irrépressible. Je fus d'ailleurs chargé de conduire les nouveaux à la lingerie avec le sac de draps. Ils allaient rencontrer la lingère, Mme Rose, une institution à elle toute seule ! Son accueil était jovial et empreint de compréhension. Elle devait montrer beaucoup de doigté pour leur faire subir cette étape : se déshabiller entièrement, essayer de nouveaux vêtements, c'est à dire changer de peau, changer de texture, d'odeur, et enfiler culottes courtes de rigueur et godillots de marche. Cela correspondait pour eux à un changement de vie imposé, même s'ils quittaient bien souvent la violence et le stress familial. D'ailleurs, certains enfants ne pouvaient cacher leurs cicatrices et les marques de lanières, et Mme Rose leur appliquait des baumes apaisants. Ainsi, pendant les périodes difficiles du séjour, il arrivait que certains se réfugient chez Mme Rose pour se faire bichonner et soigner leurs tourments.

MES PREMIERES « PRISES EN MAIN »

I l « faut que tu fasses quelque chose avec eux, tout simplement ». Sans formation, sans expérience hormis quelques colos et centres aérés, je ne pouvais compter que sur mon potentiel.

Après le grand rassemblement du matin, dans le pur style du scoutisme ambiant, les jeunes étaient répartis soit dans les classes, soit dans les ateliers, ou avec nous pour des activités pédagogiques. Telle que je l'avais pratiqué dans les clubs de hand-ball, mon expérience dans l'organisation de séance d'entraînement sportif pouvait me servir. Et nous voilà partis au petit trot dans les jardins publics de Lambersart sous le regard soupçonneux des habitants. Mais, heureusement, pas le temps de s'arrêter pour cueillir des fleurs. Toutefois, le niveau de mes jeunes était tellement disparate et l'envie tellement fluctuante que je n'insistais pas outrageusement et je revins à un travail par vagues dans l'espace contraint de la cour du centre d'observation. Je pouvais ainsi mieux adapter leur charge physique à leur niveau de compétence. Puis on passa aux jeux de balle au prisonnier où les plus forts dominèrent rapidement. Je repérai ainsi les mous, les craintifs, les combatifs, les leaders et les difficultés psychomotrices plus profondes que je notais ensuite sur mon petit carnet.

Un soir, il me vint une idée : organiser une soirée judo. J'avais quelques rudiments appris lors de mes deux premières années en club mais il semblait osé de proposer un sport de combat à ces petits loubards vite excités par la perspective d'en découdre : le jeu pouvait tourner au vinaigre.

On va donc préparer la salle ensemble : le dortoir est débarrassé de ses lits pliants, entreposés dans la chambre de veille. On étale les matelas collés les uns aux autres pour constituer le tatami. Je débute l'entraînement par les phases de chute : chute avant, latérale, arrière en claquant le bras au sol pour amortir le choc. La discipline s'installe sans trop de problèmes d'autorité. Puis nous passons à l'apprentissage des prises de jambes au ralenti, l'intérêt est évident. On change d'adversaire, on se salue, on salue le tapis : respect des règles, respect collectif, respect de l'adversaire ! Certes, au bout d'une heure quelques coups de poings volent bas mais les leaders ne veulent pas écourter la séance et imposent un calme relatif. A ma grande satisfaction, ils réclament même la date du prochain entraînement.

Mme Rose se demande encore pourquoi il y a eu autant de pyjamas abîmés dans le groupe des petits...

LA NUIT, ENTRE OMBRE ET LUMIERE

La nuit, en collectivité, réveille leurs angoisses. Les histoires familiales remontent en eux, souvent faite de cris, de brutalités et d'affrontements amplifiés par l'alcool. Peut-être aussi, je l'espère pour eux, des souvenirs de connivence et d'affection dispensé par une mère, un frère, un groupe de copains des rues jusqu'à tard le soir, en toute liberté.

Ah ! Liberté chérie !..... Il faut les rassurer, les calmer, j'osais alors leur raconter des histoires dans la pénombre ; au début, des historiettes d'enfants puis des contes plus élaborés dont j'allais chercher la trame dans ma bibliothèque d'adolescent. Ma collection des « contes et légendes » de différents pays me fut très utile : le Japon, l'Afrique, la Rome antique et surtout l'Espagne. Mais au travers de mes histoires de citrouille et d'artichaut, étais-je Sancho Pancha ou Don Quichotte ? Alors, pour donner une validité à mes propos, j'utilisais mon nom « Lespagnol » pour accréditer la véracité des récits transmis par mes ancêtres. Certains enfants s'endormaient, d'autres attendaient la fin et réclamaient des suites que je n'avais pas prévues et qu'il fallait inventer. Pas besoin de réveiller leurs frayeurs, les obstacles qui se dressaient devant le héros étaient surmontables. Pas besoin de crier ; au contraire, prendre le ton de la confiance dans la nuit suffisait pour le grand frère que je croyais devenir. Le matin, je récoltais parfois l'écume de leur nuit tourmentée.

LE MOMENT CLE D'UN CHOIX DE VIE

Enfin, on m'accorde quelques jours de congés, après ces trois premiers mois de travail. J'en profitai pour me casser le nez lors d'un match, ce qui me donna deux semaines de plus au lit. Retour sur moi-même dans mon lit de douleurs :

- allais-je tenir le coup face à l'instabilité de mes zouaves ?
- Allais-je tenir le coup dans la durée, dans cette profession ?
- Allais-je pouvoir louer une chambre sans bourse supplémentaire ?
- L'armée allait-elle me rattraper en cette fin de guerre d'Algérie ?

Tempête sous mon crâne, feu dans ma cheminée, nœud gordien...

Ma dernière nuit de convalescence m'apporta ses conseils sur un plateau d'argent ! Face aux petits sauvageons, avais-je pu établir quelques contacts ? Avais-je éprouvé quelques plaisirs ? Avais-je transmis quelques messages ? Enfin, y avait-il résonance entre ma motivation initiale et leur envie de vivre ?

Au petit matin du dernier jour, ma décision était prise : Peter Pan allait quitter son costume et atterrir dans le monde des grands.

LE GROUPE DES « GRANDS », UN CHOC DES CULTURES

De retour avec mon masque de protection nasale qui me donnait une aura particulière, on m'annonce d'emblée mon transfert dans le groupe des « grands ». « Ici, c'est comme à l'église, il ne faut pas trop s'attacher, tu le comprendras plus tard ». Je subis donc une deuxième séance de présentation par le vieil éducateur chevronné. Les adolescents de 15 à 16 ans me jaugent en se redressant sur leurs ergots de jeunes coqs. Le premier rang de leaders, d'origines ethniques différentes, me toise, mais pas d'explosion, pas de cris ou d'insultes, on jugera sur le tas. Le vieil éducateur les canalisa en leur promettant la possibilité d'une sortie en ville... avec les deux stagiaires ! La peur de ne pas maîtriser ce cadeau empoisonné nous envahit peu à peu. Dans un premier temps, départ vers le bois de Boulogne pour un jeu de gagne-terrain avant de visiter le zoo : répartition pénible des équipes, tensions et petites bagarres nous font abandonner la partie. Quelques animaux du zoo, alors en déliquescence, attirent leur attention, en particulier les singes de par leur comportement sexuel explicite. Mais le groupe se maîtrise parce que nous sommes invités à une séance de cinéma à l'entrée de Lille. Le rassemblement de plusieurs institutions dans la même salle vire rapidement à l'accrochage ; c'est la foire d'empoigne entre bandes. Quelques éducateurs et vigiles tentent le retour au calme mais les insultes volent en escadrille jusqu'à ce que la magie du cinéma opère et que le projectionniste lance enfin le faisceau lumineux à travers la salle. Je ne sais pas si j'ai enrichi leur culture mais je connais beaucoup mieux la leur depuis mes séances régulières d'acculturation : Ben Hur, Spartacus, Gladiator, la révolte des prétoriens, les 10 commandements, Pompéi et Rome, unique objet de leurs ressentiments ! Le public, très participatif, prenait bruyamment fait et cause pour le héros et vilipendait les traîtres et les méchants en projetant dans la salle tout ce qui leur tombait sous la main.

De grands moments de cinéma !

FUGUES EN RE POUR MINEURS

Lorsque nous récupérâmes nos ouailles, il en manquait trois qui avaient sans doute fugué ensemble. Évidemment, le groupe ne voulait pas nous donner d'informations sur leur destination, par cohésion sans doute et peut-être aussi par peur des représailles. Nous repartîmes donc en référer aux autorités institutionnelles, pas plus perturbées que cela : le commissariat situé comme par hasard à 200 mètres de l'institution, le juge des enfants responsable du placement et du suivi, l'assistante sociale et, bien sûr, le directeur, ancien cadre de l'armée comme souvent dans la rééducation d'alors. C'est nous qui fûmes chargés, quelques jours plus tard, d'aller les chercher chez les parents chez qui ils s'étaient réfugiés, car, quelque soient les traitements infligés, les blessures, les coups, les sévices, il reste toujours l'espoir d'un retour au bercail. Ces visites avec notre assistante sociale ou le référent de justice nous ont apporté beaucoup sur la connaissance des milieux dans

lesquels ils retourneront, presque toujours, un jour. Pourtant, ni l'équipe éducative ni même le juge ne connaîtront la part d'ombres cachées dans le for intérieur des familles et des bas quartiers des cités.

CINEMA PARADISO

Leur plaisir d'accéder au cinéma me poussa à ressortir mon vieux projecteur familial offert par mes parents pour l'anniversaire de mes 15 ans. Les vieux films Pathé-Baby en 9 mm pouvaient être recollés et remontés. Stockés dans leur galette d'origine, ils pouvaient resservir pour quelques séances du soir. Là aussi, on débarrassait la moitié du dortoir et, lorsqu'ils avaient fini de cirer le parquet, contrepartie négociée pied à pied, j'installais mon vieux matériel et les leaders maintenaient un semblant d'ordre jusqu'à l'extinction des lumières. Au début, les Mickey, Donald, Félix le chat, Buster Keaton, Charlot, Bibi Fricotin amusaient la galerie. Mais, au bout de 4 séances bimensuelles, j'arrivais au bout de mon stock et osais alors passer quelques documentaires et films familiaux. Evidemment, il ne s'agissait pas du même milieu socio-économique et l'un des plus grands osa même un « casse toi l'éduc, t'es pas de notre monde. » Mais les jours suivants, je fus surpris par quelques questions plus personnelles. Quelques-uns osèrent faire allusion à leur propre composition familiale, les frères et sœurs, le couple et la place du père, s'il y en avait un. Mais aussi les vacances, leur habitat plus ou moins précaire, l'école s'ils y allaient, l'argent s'il y en avait, les vacances....rarement. J'apprenais ainsi à connaître leur contexte et certaines conversations devenaient plus intimes. « Chef ! Chef ! Y-a tout qui pète dans ma tête ! Calme toi mon petit. Mais chef, j'ai mal, chef ! »

Derrière leur brouillard, il y avait leur petit corps malade.

THEATRE D'OMBRES

C'était la dernière séance.

Mon stock de films épuisé, je démontais le projecteur. La lampe puissante éclairait le dortoir et projetait les ombres des enfants sur les cloisons. Quelques jeux de main pour créer des animaux les attirèrent. Puis on utilisa quelques draps tendus à partir du plafond pour constituer un écran. Quelques-uns se précipitèrent derrière la toile pour faire le singe. Ils voulaient visiblement ne plus être spectateurs passifs et souhaitaient participer corporellement. Je fis donc passer, l'un après l'autre, les premiers volontaires. Quelques consignes furent transmises : se mettre de profil, effectuer des ralentis, avoir une intention visuelle pour les spectateurs, corriger l'image réceptionnée sur la toile : il y avait largement matière à pédagogie. Quelques timides osèrent s'exposer, cachés par le drap protecteur. Quelques séances plus tard, on enchaîne les images de postures réussies pour construire une petite histoire. De petites histoires en petites histoires, nous entrâmes dans la grande histoire des ombres chinoises en élaborant des scénarii, enrichis par des fonds sonores glanés dans ma discothèque. Quelques mois plus tard, mes acteurs purent présenter, le soir de Noël, la « pastorale des santons de Provence » de Fernand Sardou revue et corrigée à leur mode, devant tout l'appareillage de l'association. Mon angoisse était à son comble car ils avaient ajouté à l'histoire un accouchement de la vierge Marie du plus bel effet visuel. Bien sûr, j'avais eu droit à moult questions sur l'origine du père !

Ce fut un succès à l'applaudimètre... Et le bouquet final de mon premier stage.

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Non, nous n'avons pas créé de chorale d'enfants comme dans le film « la cage au rossignol » repris par Gérard Jugnot dans « les choristes ». Mais comme ils avaient leurs propres idoles du moment, nous avons utilisé cette motivation pour créer leur cahier de chants personnels. Johnny, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, même Brassens avec ses chants iconoclastes ou Aznavour avec ses chants sur les peuples bannis. S'ils ne savaient écrire, les découpages d'album et les photos collées faisaient l'affaire.

Ma plus grande surprise vint de la « grande musique ». Au coucher, à cours de contes, je pouvais leur faire écouter des extraits de grands classiques de ma collection personnelle. Dans leurs esgourdes entre-ouvertes, j'introduisais bien souvent quelques commentaires puis mon interprétation du thème écouté : au début, Pierre et le loup, Hansel et Gretel, puis la symphonie du nouveau monde, les quatre saisons, Ketèlbey, Saint Saëns, Smetana... Comme par hasard, la musique d'introduction « les 400 coups de Godard » commence par la Moldau, le fleuve qui creuse son chemin depuis sa source, en se gonflant peu à peu, en se heurtant aux rochers, en contournant les obstacles au son d'une flûte enchantée. Il traverse les campagnes, les forêts et les villes. Comme nous, il gronde parfois de colère. Il charrie son lot de fantômes et de cauchemars. Enfin, il devient fleuve apaisé avant de s'évaser sur l'estuaire qui le guide vers une mer infinie.

« Adieu l'hiver morose, vive la rose ».

D'AVENTURES EN AVENTURES

Ce qui m'a donc porté dès l'origine, c'est l'esprit d'aventure vécu avec chacun des groupes de vie que j'ai rencontré. Certes, sur un petit bout du cours de leur fleuve. Mais j'espère qu'il leur restera quelques souvenirs des moments de plaisir, des moments d'aventure qui peut-être leur serviront face aux obstacles qu'ils rencontreront.

D'aventures en aventures, j'ai reconstitué mon Odyssée fantasmée à travers futaies et broussailles. J'ai pu, moi aussi, tracer mon chemin de chef de bande, avec d'autres équipages, dans d'autres ports d'attache. Bien sûr, j'ai dû acquérir peu à peu les outils nécessaires à la compréhension d'autres types de population, d'autres fragilités et d'autres révoltes bien plus violentes. J'ai ainsi pu mettre en place d'autres structures, d'autres équipes, et les animer pour que vivent « les rêves qui sont en nous ».

François LESPAGNOL
Février 2025

Ref : Articles de Gerard LEFEVRE , membre du Centre National des Archives et de l' Histoire de l'Education Spécialisée

L'Etre et le devenir du cadre associatif « Allégories, Mythes et sagas professionnelles »